

## AGENCE P.L.M. DE RENSEIGNEMENTS

88, Rue Saint-Lazare. — Téléphone Gutenberg 43-35

Ouverte de 8 heures à 19 heures

Les Dimanches et jours fériés de 9 h. à midi et de 14 h. à 16 heures

**Tourisme. — Services Automobiles P.L.M. — Stations Estivales. — Villes d'Eaux. — Bains de mer. — Stations Hivernales. — Sports d'Hiver.**

Délivrance des Billets. — Cartes d'Abonnement. — Location de places et d'omnibus

### RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX

**DISTRIBUTION DES BILLETS.** — La distribution des billets commence au plus tard, dans les grandes gares, 30 minutes et, dans les autres gares et stations, 15 minutes avant l'heure réglementaire du départ du train.

Elle cesse dans les grandes gares 5 minutes, et dans les autres gares 3 minutes avant l'heure de départ du train. Par exception, les gares de *Grenoble, Lyon-Pratache, Lyon-Perreache, Marseille-Saint-Charles, Montpellier, Nîmes, Paris, Saint-Etienne-Châteaucreux* délivrent des billets à toute heure de la journée et pour tous les trains et enregistrent les bagages d'une manière permanente.

**DÉLIVRANCE DES BILLETS PAR LES BUREAUX DE VILLE DE LA C<sup>e</sup>.** — Tous les bureaux de ville de la Compagnie, à Paris, délivrent à l'avance, pour tous les trains du jour et du lendemain, des billets de toutes classes, simples et d'aller et retour, à destination des gares du réseau et des gares des autres Compagnies françaises avec lesquelles la gare de Paris-P.L.M. est en relations directes. Les bureaux P.L.M. sont ouverts tous les jours, dimanches et jours fériés exceptés.

**OREILLERS ET COUVERTURES.** — Mis en location dans certaines gares, à raison de 2 francs par oreiller ou couverture.

**LOCATION, A L'AVANCE, DE PLACES NUMÉROTÉES.** — Moyennant un droit de location de 1 fr., les voyageurs peuvent se faire assurer une place numérotée, de leur choix, en 1<sup>re</sup> ou 2<sup>e</sup> classe, dans tous les trains-poste et directs et, en 3<sup>e</sup> classe, dans certains trains seulement, annoncés au public à chaque service.

**CONSIGNES DU COMMERCE.** — Certains magasins d'*Alais, Anvers, Angoulême, Besançon, Bourg, Chalon-sur-Saône, Chambéry, Clermont-Ferrand, Dijon, Grenoble, Lyon, Mâcon, Marseille, Melun, Montargis, Nîmes, Paris, Saint-Etienne, Toulon et Valence*, sont autorisés à recevoir en dépôt, à la gare de la localité, les objets qui leur sont achetés par les voyageurs.

Ces objets sont remis à la gare par les soins et aux frais du vendeur qui délivre un bulletin de dépôt sur la présentation duquel l'acheteur retire ou fait retirer ses colis moyennant le paiement de la taxe prévue par le tarif pour le dépôt des bagages.

**DÉPÔT DES BAGAGES.** — Il est perçu pour la garde des bagages déposés dans les gares sous la responsabilité de la Compagnie, un droit fixe, par article, à 10 cent. pour la 1<sup>re</sup> période de 24 heures; 10 cent. pour la 2<sup>e</sup> période; 10 cent. pour la 3<sup>e</sup> période; 15 centimes pour la 4<sup>e</sup> période; 25 cent. pour la 5<sup>e</sup> période; 30 cent.

**NOTA.** — En présence de changements pouvant survenir dans le fonctionnement des services et les conditions d'émission des billets de transport des bagages non accompagnés, MM. les Voyageurs sont priés de consulter les affiches spéciales ou de se renseigner auprès des gares.

pour chaque période de 24 heures en sus des précédentes. Minimum de perception : 0 fr. 15.

Les taxes de certains objets encombrants sont doublées lorsqu'ils restent à la consignation après avoir été transportés comme bagages, ou lorsqu'ils y ont été déposés par une personne qui, au moment de retirer, présente un billet de place ou une carte équivalente. Elles sont quadruplées lorsque le déposant ne présente pas cette pièce justificative.

Pour tout dépôt de bagages, la taxe, calculée en conformité de ce qui précède, est en outre majorée de 25 %.

**BAGAGES NON ACCOMPAGNÉS (G.V. 116).** — Les objets à l'usage personnel des voyageurs ou de leur famille et les échantillons des voyageurs de commerce peuvent être enregistrés pour toute gare des grands réseaux français ouverte au service des bagages sous que les voyageurs aient à se munir de billets de place.

**SERVICE SPÉCIAL POUR L'ENLEVEMENT ET LA LIVRAISON DES BAGAGES A DOMICILE A PARIS, DIJON, LYON, AVIGNON ET CLERMONT-FERRAND (route Pannet) — CANNES ET NICE (1<sup>er</sup> novembre-15 mai). — AIS-LES-BAINS ET VICHY (1<sup>er</sup> juin-30 septembre).** — L'opération comporte : au départ, le descente des bagages des étages, leur transport à la gare et l'enregistrement pour la destination. Le bulletin des bagages et les billets sont remis aux voyageurs à leur arrivée à la gare contre paiement de leur montant et sur la présentation du reçu délivré lors de la commande; à l'ARRIVÉE, le transport des bagages à domicile et la montée aux étages.

**TERMINUS-HÔTELS P.L.M. : A LYON-PERREACHE, MARSEILLE, BRIANÇON, VEYNES (Éclairage électrique), CHATELAIN ET SAINT-MAURICE-EN-TRIEVES.**

**OMNIBUS DE FAMILLE.** — A Paris, la Compagnie met à la disposition des voyageurs des omnibus de famille, soit pour les conduire à domicile à leur arrivée à Paris, soit pour les prendre à domicile et les amener à la gare de Paris-Lyon; les prix varient suivant la zone. Il en est de même :

A Antibes, Lyon, Marseille, Montpellier (route Pannet). — A Cannes, Menton (1<sup>er</sup> octobre-15 juin). — A Saint-Raphael-Valescure (15 octobre-15 juin).

**WAGONS-RESTAURANTS** dans certains trains-poste ou directs.

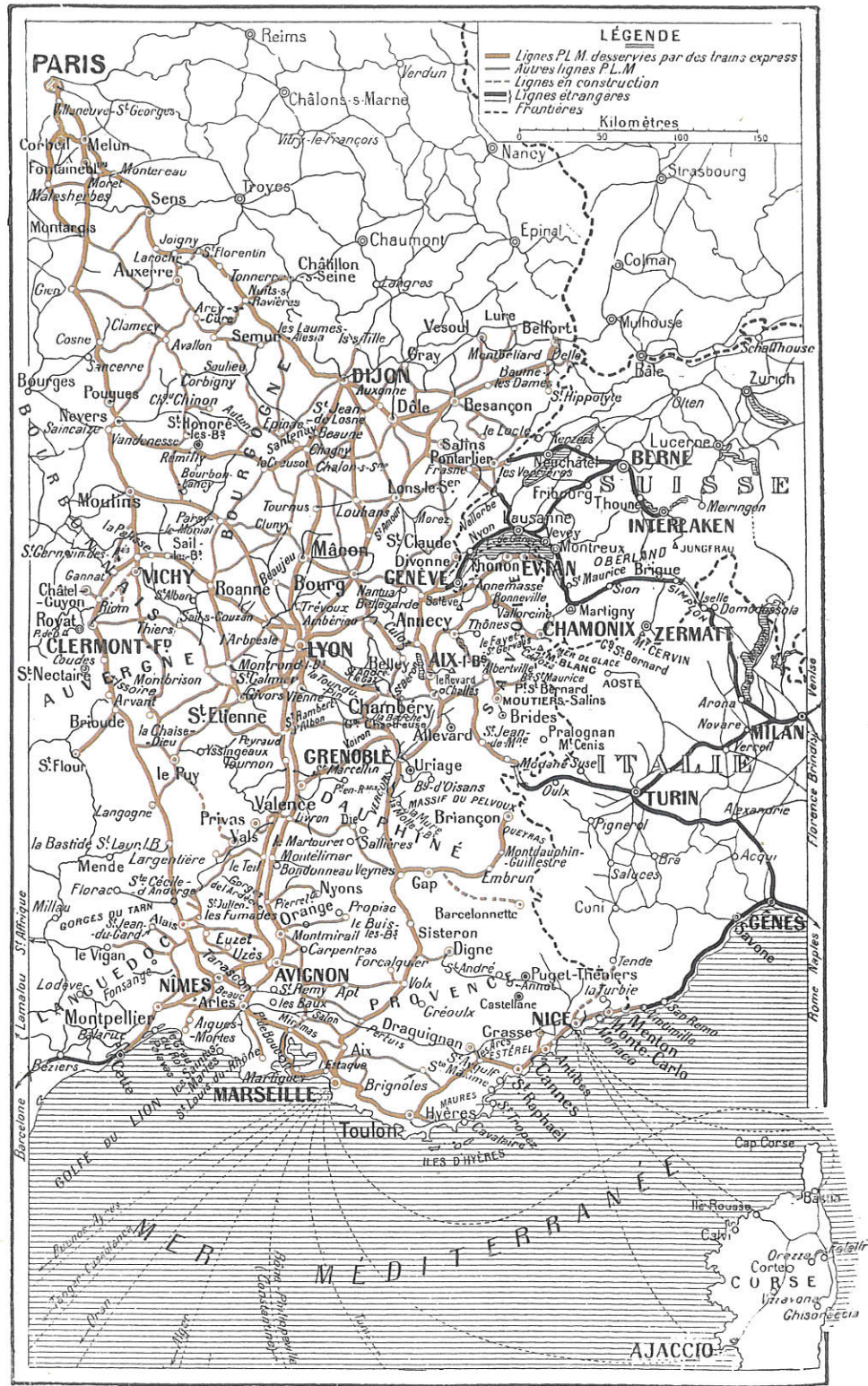
**PLACES DE LUXE** — Couchettes, Lits-Salons avec draps, Salons à lits complets, Lits-Salons, Compartiments pour le transport des malades, Wagon-Salons

CHEMINS DE FER  
PARIS - LYON  
MÉDITERRANÉE

# AGENDA P.L.M.

1919

RÉSEAU P. L. M.  
 ET LIGNES INTERNATIONALES EN CORRESPONDANCE  
 AVEC LE RÉSEAU



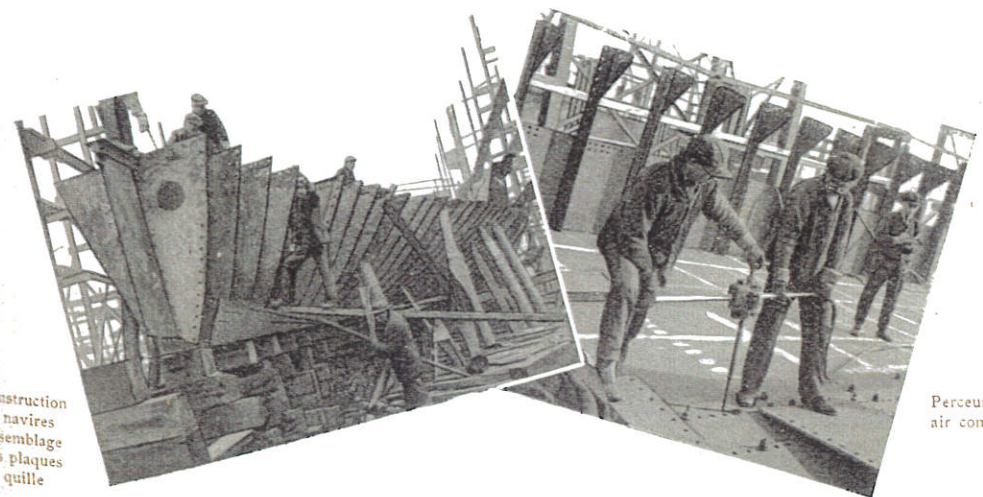
L'AMÉRIQUE EN GUERRE

1917 avait vu l'Amérique rompre avec l'Allemagne et monter sa machine de guerre, 1918 a vu l'Amérique lutter contre l'Allemagne et la machine de guerre se mettre en mouvement. Machine redoutable, conçue sur de vastes plans, faite de force, de discipline et de confiance en soi.

Les chiffres, qui ont leur éloquence, attestent la grandeur de l'effort réalisé. Ecoutez plutôt...

En avril 1917, lors de la déclaration de la guerre, les Etats-Unis disposaient en tout et pour tout d'une armée régulière de 150.000 hommes et d'une garde nationale de 150.000 hommes. Pas d'Etat-Major ; le War College comprenait une quinzaine d'officiers qui ne savaient de la guerre que ce qu'en avaient publié les journaux. Pas d'artillerie lourde ; il y avait 32 canons lourds en service dans tout le territoire. Peu d'artillerie légère, on ne comptait que 500 canons de campagne. Pas d'aéroplanes, pas d'auto-mitrailleuses, pas de camions. En somme, un embryon d'armée sans armes.

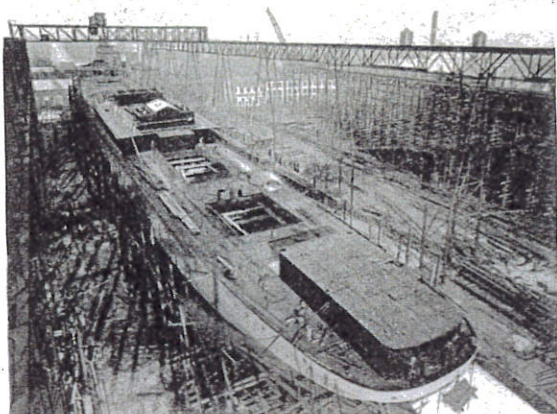
En juin 1918, après quatorze mois, l'armée américaine compte officiellement 2.500.000 hommes, dont près du tiers est déjà transporté en France, et le chiffre des combattants peut être porté à 3 millions. L'école des officiers de Plattsburg a vu 40.000 jeunes gens sortir de son enceinte, munis de brevets de sous-lieutenant. Quarante camps ont jailli du sol, un peu partout, au sud, à l'ouest, au nord, et six cents officiers français



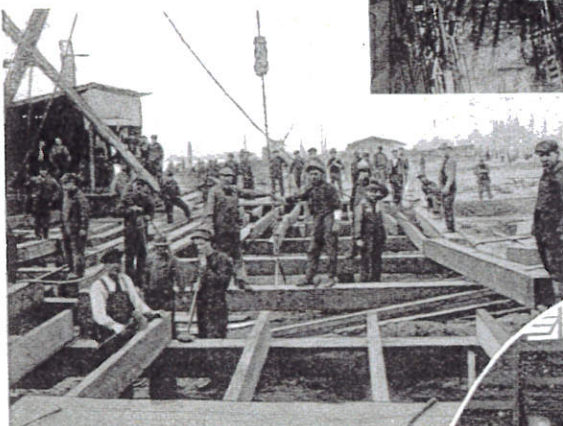
Construction de navires  
Assemblage des plaques de quille

Perceuse à air comprimé

et anglais y surveillent l'instruction d'un million de recrues. Vingt mille usines de guerre travaillent pour la défense nationale. Le programme de fabrication porte sur 7.000 canons lourds et 7.000 canons de campagne. La flotte maritime de transports, qui, en avril 1917, était inexistante, représente

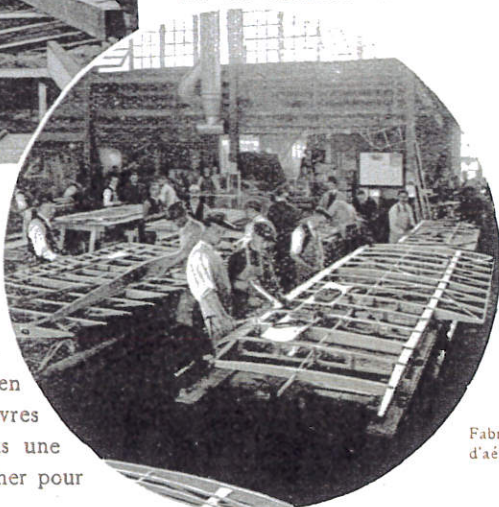


Navire prêt à être lancé



Construction, en France, de docks pour approvisionnements américains (4 kilom. de longueur)

actuellement 4.375.000 tonnes, dont 3.854.000 sont ou bien propriété du gouvernement ou bien tonnage réquisitionné. Et sur les chantiers de l'État le



Fabrication d'aéroplanes

personnel est passé, en quelques mois, de 25.000 ouvriers à 170.000 : il dépassera 300.000 ouvriers en décembre 1918. En un mot, on met en pratique l'ordre même tombé des lèvres du président Wilson : « Ce n'est pas une armée que nous devons former et entraîner pour la guerre : c'est une nation. »

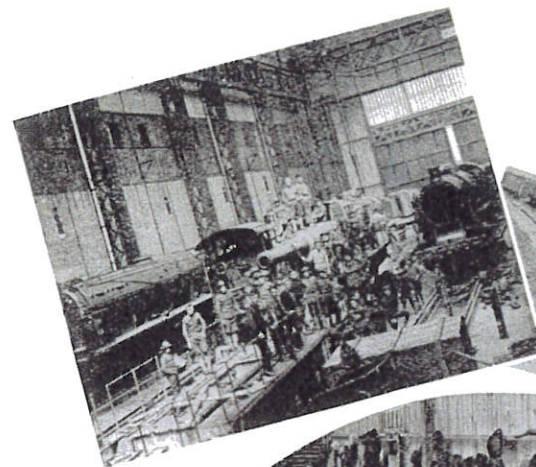
Mais les machines les plus modernes, même quand les machinistes les plus réputés du monde surveillent leurs rouages, ne valent jamais que par l'âme qui les met en action, comme les façades des palais les plus somptueux ne valent que par les cœurs humains qui battent derrière leur immobilité figée.

Or, l'âme américaine, elle aussi, est entrée dans la guerre. Elle y est entrée avec toutes ses vertus : le culte de l'idéal, l'esprit de discipline, la confiance dans le destin.

L'âme américaine, je l'ai sentie en visitant l'école des officiers de Plattsburg, mentionnée plus haut. Ils étaient là quarante mille jeunes gens, hier encore gradués d'université, employés de banque, avocats, fils d'industriels, demain officiers de la grande armée américaine. Ils étaient quarante mille jeunes gens qui n'avaient pas attendu le "draft bill", ni la conscription, ni l'enrôlement, ni le tirage au sort, pour s'entraîner à la guerre et être dans trois mois les entraîneurs qui entraîneront les autres. Ils étaient quarante mille jeunes gens qui avaient quitté la vie riche et paisible du club, du bureau, de la campagne, et qui, de 5 heures du matin à 8 heures du soir, s'adonnaient aux deux exercices que les Américains détestent le plus et pratiquent le moins : la marche sur une route et l'étude sur un banc... Que l'apprentissage fut rude, point de doute. Et la preuve la plus typique est ce Canadien, sorti par je ne sais quel moyen des campagnes d'Artois, et qui, un matin, vint annoncer au commandant Stewart, chef des instructeurs du camp :

" J'en ai assez et je préfère retourner aux tranchées, là-bas en France... J'ai besoin de repos... "

Mais quel but avait poussé ces jeunes gens ? A quel mouvement réflexe avaient-ils



Ateliers d'assemblage, en France, des locomotives reçues d'Amérique



Artillerie reçue d'Amérique pour les armées alliées



Atelier de fabrication de pièces détachées d'aéroplanes

obéi en allant eux-mêmes au-devant de ce métier de guerroyeur qui, il y a six mois, faisait horreur à la plupart d'entre eux ?... Ceux que j'interrogeai me firent deux réponses qui se ressemblaient et qui s'assemblaient :

" *I have got to do it. J'ai à le faire... I want to pay my share to civilisation. Je veux payer ma dette à la civilisation.* "

Un sentiment de devoir. Une poussée d'idéal.

L'âme américaine, je l'ai sentie également lorsque les premières restrictions vinrent frapper une population habituée à l'abondance et au confort. Un jour sans viande, un jour sans pain de blé, un jour sans chauffage pour les usines autres que celles de guerre, pour les bureaux, pour les boutiques ; un jour sans théâtres ni cinémas : voilà le programme d'une semaine américaine. Pas la moindre plainte ne s'éleva. Pas la plus petite réclamation. Il n'y eut pas de démarches des syndicats de boulangers ou de bouchers. Il n'y eut pas d'interpellations, ni de débats au Congrès à Washington. Il n'y eut même pas besoin de contrôle. Dans les grands restaurants comme dans les petits débits, automatiquement, silencieusement, simplement, on vit disparaître la viande des menus le mardi ; le pain blanc devenir noir le mercredi ; et on n'eut à recourir à aucun policeman pour fermer les boutiques, même celles des marchands de cigares, le lundi.

Esprit d'obéissance, esprit de discipline.

L'âme américaine, je l'ai sentie en visitant un autre camp, le camp Jackson, dans la Caroline du Sud.

Pendant les deux heures où une auto, mise à ma disposition par le Commandant du camp — il eût fallu deux jours pour parcourir le camp à pied — m'emmenait à travers boulevards et avenues, je ne savais ce que je devais davantage admirer : de la rapidité prodigieuse avec laquelle toute une ville en bois avait jailli du sol, ou de l'ampleur des conceptions qui avaient présidé à la construction de cette ville. Je vois encore à l'extrémité du camp une douzaine d'immenses galeries avec balconets, terrasses, passages couverts, où rien ne manquait et où déjà d'interminables lignes de petits lits en fer allongeaient leurs files silencieuses. Et je m'informais.

— Pour qui sont ces merveilleux bâtiments déserts ?

— Pour les futurs blessés et mutilés qu'on nous ramènera de là-bas, me répondit l'officier qui me guidait.

La éclate le génie américain, ce génie qui consiste à faire grand tout de suite. Les soldats sont à peine dans les tranchées, ils ont à peine tiré leur premier coup de fusil, ils ont à peine versé leur premier sang, que déjà des hôpitaux énormes, munis des derniers raffinements sanitaires, sont construits, équipés, aménagés, des hôpitaux comme les vieilles nations d'Europe, qui font la guerre depuis trois ans n'en ont peut-être pas...

— Des hommes, me disait le gouverneur d'un Etat du Sud, nous en aurons tant qu'il faudra, de l'argent nous en aurons tant qu'il faudra, de la ténacité, nous en aurons plus qu'il ne faudra... L'Amérique n'a jamais été vaincue.

Plus simplement, mais non moins fièrement, un vieillard de Louisville, dans le Kentucky, dit la même chose lorsqu'on vint lui annoncer que son fils était tombé parmi les premières victimes, là-bas, en Lorraine.



Le général Pershing

— Des millions d'autres, fit le vieillard, prendront sa place et feront triompher la cause de la liberté.

Des millions! le triomphe! Idée de force. Idée de confiance. Foi en soi. Foi dans la cause pour laquelle on se bat. C'est inné dans l'âme américaine. C'est ancré dans le cœur américain.

Ce cœur, on l'a vu battre à l'unisson du nôtre, dans les angoissantes journées de l'offensive de mars, quand Pershing est venu trouver Foch et très simplement lui a dit :

— *Prenez nos divisions, prenez nos avions, prenez nos canons, prenez tout : c'est pour nous un honneur et un devoir de mettre tout à votre disposition!*...

Ce cœur, le chef même de la nation, le président Wilson, grand devant le monde et devant l'Histoire, s'en était déjà porté garant lorsque, en mai 1917, il avait dit à M. Viviani : « *Nous sommes frères dans la même cause. Jusqu'au dernier homme! Jusqu'au dernier battement de cœur!* » et il devait s'en porter à nouveau garant, lorsque, en mai 1918, devant les délégués de la Croix-Rouge américaine, il s'écriait :

— *On parle toujours d'envoyer 5 millions d'hommes en France. Pourquoi seulement 5 millions? Nous en enverrons jusqu'à ce que nous ayons la victoire!*

Voir grand, savoir obéir. Avoir confiance dans les destinées de la patrie. C'est de tout cela qu'est faite la machine de guerre des Etats-Unis, et c'est tout cela que les enfants de la jeune Amérique emportent vers la vieille Europe dans les plis de leur drapeau étoilé, — car la victoire n'a jamais trahi que les mesquins, les révoltés et les peureux.

New-York, juin 1918.

STÉPHANE LAUZANNE.

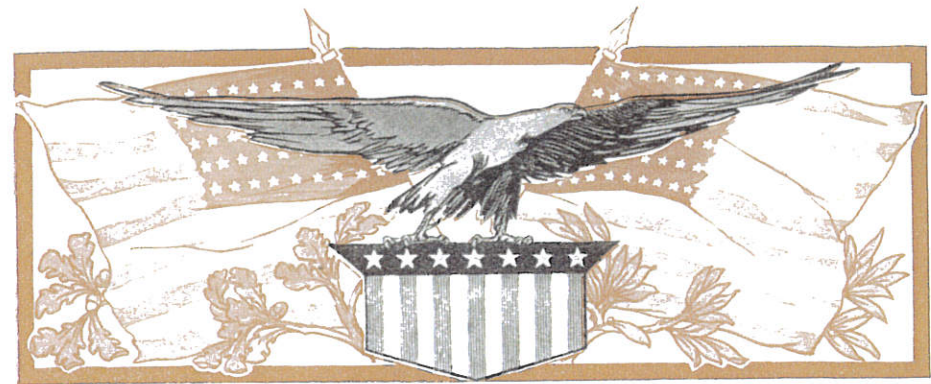
Photos de la section photographique de l'Armée Américaine et de H. Manuel



Arrivages de camions automobiles



Débarquement d'approvisionnements américains.



## LES AMÉRICAINS

SOLDATS D'AUJOURD'HUI — TOURISTES DE DEMAIN

\*\*\*



C'ÉTAIT en août 1917. Depuis un mois déjà je vagabondais sur le front avec les autres correspondants de guerre lorsqu'on autorisa enfin notre *Mission de la presse française* à découvrir l'Amérique. La topographie de l'aide américaine n'était encore, en effet, qu'un mystère semi-officiel. A peine savait-on que, quelque part en Lorraine et dans le Doubs, de vastes camps d'entraînement étaient réservés aux soldats de la jeune nation qui venait nous payer, avec les intérêts composés, la traite tirée sur elle par La Fayette et Rochambeau. Les Américains eux-mêmes, fort éloignés de cet amour du bluff que leur attribuait une légende périmée, avaient mis une noble pudeur à ne rien montrer à la presse qui ne fût organisé et nettement au point. Lorsqu'ils nous dirent "Entrez!..." leur camp d'instruction de G... était prêt et bien prêt.

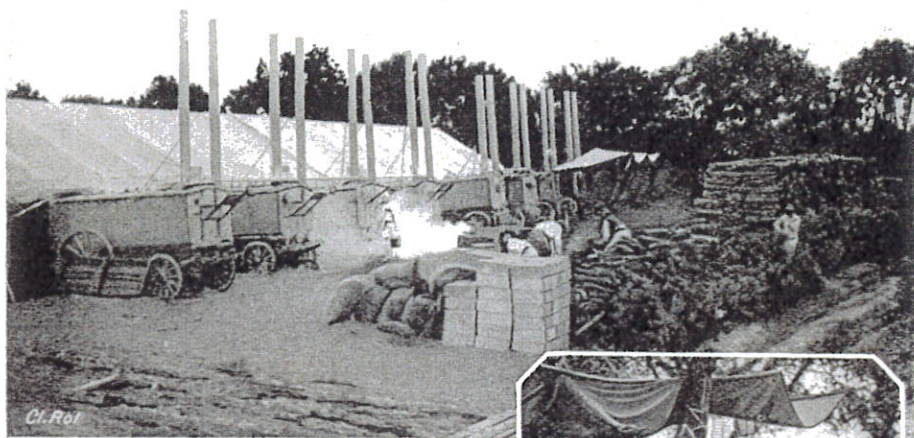
L'Amérique chez nous, sans doute, et avec toute la cordialité née d'une gratitude plus que centenaire. Mais chez elle aussi déjà, et avec ses commodités accoutumées, avec tout le confort nécessaire à un bon travail. Ce peuple, qui sait l'art de transformer en vingt minutes une quelconque chambre d'hôtel en un *home* intime et personnel, on pense avec quel soin il s'était installé dans le secteur dont on lui avait donné la clef.

Dès le seuil nous en eûmes la preuve. Nous dûmes laisser dans la ville voisine nos lourdes limousines gris d'atelier — de même qu'on dépose ses grosses chaussures à la porte d'une mosquée — pour monter dans de légères voitures, luisantes de cuivre et d'acajou, pilotées par des conducteurs de choix. Le mien n'était autre qu'un élève d'une grande Université américaine. Nos cicérones étaient des professeurs ou des journalistes de là-bas, qui parlaient le français avec une troublante perfection, ne conservant un peu d'accent, eût-on dit, que par un raffinement de politesse. Ah! quels amis ce doivent être, ceux qui ont fait l'effort de conquérir ainsi jusqu'aux dernières tranchées de notre syntaxe!...

Un village, un cantonnement, et nous avons d'un seul coup la révélation de ce que sera cette armée, notre alliée nouvelle. Confortable, sans doute, mais juste dans la mesure où le confort assure la santé du soldat et l'utile aisance de ses mouvements. Ces hommes



Retour de l'exercice

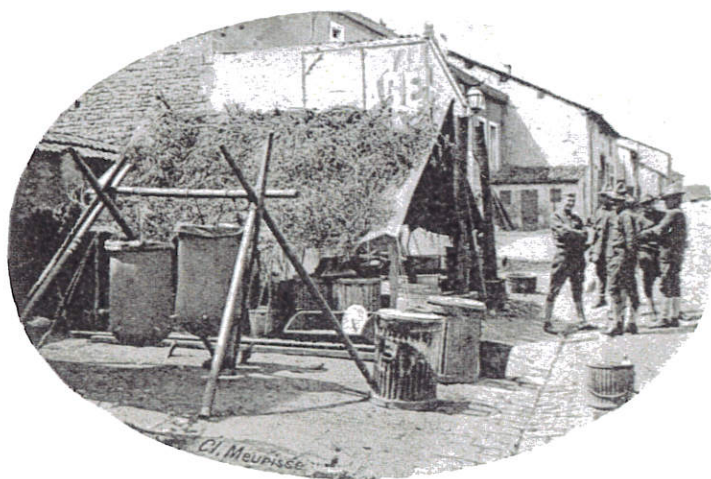


Cuisines au camp

qui reviennent de l'exercice ont l'air, avec leurs vêtements kakis tout neufs et leurs guêtres bises, empesées de frais, de sortir en masse d'une boîte de joujoux. Mais, à y regarder de près, la coupe de leur uniforme est réduite au strict minimum du complet de sport et l'élégance en est due surtout aux muscles copieusement modelés, aux épaules bien taillées qui le remplissent et à l'harmonie athlétique de la marche et des mouvements de ces corps de sportifs. Un Collège, dirait-on, de jeunes gens graves, doux et sages, qui, ayant formé le cercle autour d'un officier sans galons apparents, écoutent la lecture du rapport comme ils écouteraient un cours sur Sophocle ou Virgile, mais qui, cependant, comme leurs frères anglo-saxons d'Oxford ou de Cambridge, auraient presque tous pratiqué le football, la boxe ou l'aviron. Et, sans doute, lors du rassemblement et de la remise en marche, leur maniement d'armes n'offre ni la roideur, ni la précision mécanique de celui des armées européennes : il a tout juste le synchronisme souple et les gestes arrondis d'une équipe de huit rameurs tirant sur le "bout de bois". Mais cela ne suffit-il pas pour cette guerre qui n'a plus que faire des manœuvres géométriques et qui se rit des vaines parades?

La rigueur mathématique et, si je puis dire, le système Taylor de la guerre, c'est dans le cantonnement, l'équipement et la nourriture des hommes, c'est dans leur entraînement au combat que l'Amérique a cru préférable de les appliquer.

Le village que voici, comme tous ceux du secteur, a été nettoyé à fond, les devants de maisons purgés de leur fumier séculaire, marque superstitieuse de l'opulence rurale, les granges débarrassées de leurs noires dentelles de toiles d'araignées, garnies de lits de camp



Cantonement  
Outres d'eau pure



La distribution

de bois et de coutil clairs qui les font ressembler à des refuges d'alpinistes, minutieusement entretenus. Dans l'équipement de l'homme, tous les raffinements dus à l'expérience, tout ce qui peut abréger ou diminuer son effort, assurer la liberté de ses mouvements : des fusils accrochés bas et dont le canon ne risque pas d'être entravé dans la marche à travers bois; des baïonnettes courtes, judicieusement suspendues derrière la cuisse à des ceintures souples et qui ne ralentiront pas la course du



Exercice de mitrailleuse



Escrime à la baïonnette sur mannequin

fantassin; des cartouchières et des bidons perfectionnés, un paquetage dernier cri.

Quant à la cuisine — "cœur au ventre" du combattant — ce sont des merveilles d'ingéniosité en vue d'utiliser au maximum le suc et le parfum des viandes, légumes et denrées, mais aussi en

vue d'en économiser jusqu'à la moindre parcelle. Les Américains sont entrés dans la guerre avec l'ère des restrictions: pas une once de victuailles ne sera perdue par les maîtres-queux de leurs régiments. Leur fourneau de campagne, fait de plusieurs tiroirs superposés, autour desquels la flamme court, totalement récupérée, a la précision d'une chaudière de locomotive en même temps qu'il retient tous les aromes culinaires. La distribution de la viande, des légumes, du pain, se fait par portions ou par tranches bien dosées, réitérées s'il en est besoin, jamais gaspillées. Pour tout "pinard", de l'eau javellisée, contenue dans des outres suspendues à des trépieds et dont les robinets se referment d'eux-mêmes, économiquement, dès que l'on cesse de les presser. Jusque dans ses plus infimes détails la vie du soldat est "usinée" par les États-Unis comme une vaste entreprise commerciale.

Pareillement l'instruction du combat. Là surtout, plus rien de routinier et le moins possible d'artificiel et de conventionnel. Sur le plateau de manœuvres où l'on nous conduit, la guerre est enseignée aux *boys* américains avec les plus strictes approximations possibles de la réalité. Les maîtres de conférences sont des officiers de chasseurs zébrés de brisques, les escouades de démonstration sont composées de poilus authentiques, aux capotes plusieurs fois historiques. Assis sur l'herbe, en un immense amphithéâtre de têtes attentives, les *Sammies* écoutent d'abord la leçon qui leur est clamée, en traduction, par un *speaker* stentoréen. Puis, après démonstration par nos soldats, ils s'avancent à leur tour, en vagues d'assaut, munis du fusil-mitrailleuse et du tromblon V. B., les musettes pleines de vraies grenades qu'ils lanceront sur de réelles tranchées, avec un entrain de discoboles ou de manieurs de poids olympiques. Le "nettoyage" même de la tranchée sera simulé le plus exactement possible, des sacs bourrés de paille représentant les défenseurs boches, sur lesquels les hommes-kakis s'escriment à grand ahan, avec une sincérité d'enfants jouant à la petite guerre, mieux encore, de sportifs qui ne sauraient se contenter de manœuvres imitées ni de gestes faits à demi.

Mais cette armée du Nouveau Monde n'apporte pas seulement avec elle la technique et l'outillage achevés de la plus formidable affaire *in the world*. Elle y joint l'âme qui vivifie la matière et lui fait rendre ses pleins effets, une foi aussi désintéressée que celle qui, jadis, conduisit les Croisés en Palestine ou en Égypte. Une croisade, il n'y a pas d'autre mot, en effet, pour exprimer la décision, en apparence raisonnée et flegmatique, en réalité noblement spontanée et idéaliste de cette alliée si impatientement souhaitée. L'Amérique que nous nous figurions uniquement aiguillée vers le pratique du moment, vers l'immédiate *efficiency*, s'honore de connaître notre histoire, même avant qu'elle fût mêlée à la sienne. Ce n'est pas seulement La Fayette, c'est Jeanne d'Arc elle-même

que lui chantent les poètes lyriques de l'Y. M. C. A. (*Young Men Christian Association*) cette œuvre chargée de distraire les soldats cantonnés ou permissionnaires. Pas un des hommes de cette armée démocratique, depuis le strict et svelte lieutenant qui partage



Exercice de lancement de grenade



Camp américain en France

sans morgue la nourriture de sa section, à peine favorisé d'une petite table pliante, jusqu'à l'épais garçon de ferme du Texas qui le salue sans servilité, de citoyen à citoyen, pas un de ceux que j'ai pu interroger qui ne m'ait dit en substance : "Nous venons nous battre pour la France", avec une sorte de mysticisme qui voyait au-dessus des actuels intérêts de leur propre pays.

Ce mysticisme de croisade a été grandement développé, il faut le dire, par le spectacle même et la révélation à leurs yeux du beau pays de France. Et ceci est à noter précieusement pour l'avenir de notre industrie touristique. Ces boys que j'ai vus en Lorraine et qui n'avaient fait encore que traverser en chemin de fer un tiers de la France ne cessaient de nous répéter : "Un jardin!... Comme un grand jardin!... Le jardin du monde!..." Dès leur premier contact avec la France, ces soldats se plaisaient à envoyer à leurs parents et amis autant de descriptions purement touristiques que de scènes du front et de la guerre.

Et comment traduire l'enchantement des plus simples d'entre eux lorsque, quelques mois plus tard, étant allé observer l'organisation et saluer les premières fournées de leurs permissionnaires, j'ai pu les voir — officiers chargés du voyage d'étude ou soldats évadés pour sept jours de la tranchée — en face des beautés de nos Alpes et de notre Savoie : Aix-les-Bains et sa claire cité d'hôtels, Chambéry et ses antiquités sévères, Annecy et le film si nuancé des rives de son lac, Saint-Gervais enfin et Chamonix, avec l'écrasante merveille du Mont-Blanc...

Nulle sensibilité, quoi qu'on puisse croire, n'est aussi fraîche encore, aussi prompte à jouir de ces beautés que celle de ces soi-disant *businessmen* invétérés et exclusifs. L'Américain de toutes les classes — comme l'Anglais riche de 1840 — redécouvrira la France pour son propre compte. Arrivé chez elle en casque, il jouira doublement du charme d'y revenir en casquette. Avec lui rentrera l'or prodigué à l'Amérique de 1915 et 1916 pour le salut de la civilisation. Avec lui s'en retournera, dans l'immensité du Nouveau Monde, la conviction nouvelle et féconde que la France, par le visage de son sol autant que par le cœur de ses hommes, était digne d'une telle alliée.

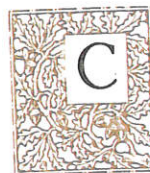
GEORGES ROZET.

Mars 1918.

Le lionceau-mascotte d'un régiment



## La plus grande bataille de la guerre



Le jeudi-là, les gosses de la rue Lepic ne se possédaient plus ! On allait voir ce qu'on allait voir, et ce qu'on allait voir allait être terrible ! Quelque chose comme la plus grande bataille de la guerre, que dis-je, de la guerre, du siècle ou plutôt non, de tous les siècles !

C'est le même Maurice, dit Moutchou, dit La Mouche, le fils de madame Dobrette la marchande d'escargots du coin de la rue de l'Orient, qui, la veille, en avait eu la géniale idée. Voici : il fallait organiser en toute hâte — dans une de ces merveilleuses improvisations qui tant de fois sauvèrent la France — une armée comme on n'en avait encore jamais vu puisqu'elle ne craignait pas d'enrôler sous le même étendard les garçons, les filles et même les petits de la maternelle à condition toutefois que chaque combattant promit d'être brave et résolu.

Braves et résolu ! Les chers enfants, c'est-à-dire qu'ils bouillaient tous du désir de se battre, de vaincre, de se sacrifier !

La Mouche, naturellement, se nomma général ; ce fut le premier acte de sa glorieuse fonction. Il rassembla ses copains à la récréation de quatre heures, exposa son plan, et pendant la classe de garde, sous les tables des mots de billets passèrent de mains en mains et l'on entendit des voix chuchoter :

— ... Prévenez tous ceux qui peuvent venir... Rendez-vous après déjeuner... sur la butte, derrière le moulin... C'est Moutchou qu'est not' général... Apportez des sabres des fusils, des canons... Amenez des tanks, des carabines... Y aura la revue avant la bataille... Oubliez pas les aréos !... Prévenez les quilles !

A six heures, à la sortie, de derniers conciliabules furent tenus sur le trottoir devant l'école.

\*\*\*

Et le lendemain jeudi, dans le grand terrain vague bordé de palissades vermoulues, derrière le Moulin de la Galette, où, depuis la mobilisation, gisent, oubliés et déjà patinés par les antans, de gros blocs de pierre de taille qui devaient servir à l'édification de gratte-ciel modern-style, l'armée, toute l'armée du général Moutchou était rassemblée et prête — ah ! oui qu'elle était prête ! — aux plus héroïques assauts.

Moutchou, dit La Mouche, avait sur la tête un vieux bicorne de garçon de recettes, trouvé par lui un matin dans une boîte à ordures. Ce bicorne avait gardé une étrange odeur de cuir graisseux et de cosmétique, mais tel qu'il était et

